

## **Patrick CHAMOISEAU (Fort-de-France, Martinique, 1953)**

P. Chamoiseau est né le 3 décembre 1953 à Fort-de-France, en Martinique. Après des études de droit et d'économie sociale en France, il devient travailleur social, d'abord en France (notamment à la prison de Fleury-Mérogis), puis en Martinique. Ses premiers écrits, publiés sous le pseudonyme d'Abel, sont des bandes dessinées qui paraissent dans deux journaux antillais, *Le Naïf* et *M.G.G.* (Martinique, Guadeloupe, Guyane). En 1984, il publie, en collaboration avec Tony Delsham, un album, *Le retour de Monsieur Coutcha*, dans lequel se mêlent le français et le créole, préfigurant peut-être les expérimentations linguistiques qui caractériseront le reste de son oeuvre littéraire.

Sa carrière d'écrivain commence véritablement en 1981 avec une pièce de théâtre : *Manman Dlo contre la fée Carabosse* : théâtre-conte, qu'il illustre lui-même. Mais il ne rencontre la notoriété que quelques années plus tard, en 1986, lorsque paraît son premier roman *Chronique des sept misères*. Celui-ci remporte un succès immédiat et le fait connaître à la fois aux Antilles et en France. L'originalité de ce premier texte réside d'abord dans les choix linguistiques et, tout particulièrement, dans l'intégration de nombreuses tournures et expressions créoles, créant une écriture originale et poétique dans laquelle l'inventivité populaire occupe une grande place. En outre, le roman met en scène un monde créole rarement évoqué, celui du marché, des « djobeurs » et des croyances antillaises. Le roman suivant, *Solibo Magnifique*, qui paraît en 1988, s'inscrit dans la même thématique et donne encore plus d'importance à la verve créole en évoquant l'univers des derniers conteurs et le monde des bidonvilles. Dans ce roman se développe l'idée que les pratiques culturelles anciennes constituent le fondement de l'identité insulaire qui se perd avec leur disparition.

Les choix linguistiques et thématiques qu'illustrent les premiers romans de Chamoiseau vont devenir les options constitutives d'une nouvelle théorie littéraire et artistique, développée dans un essai co-écrit en 1989 avec Raphaël Confiant et le linguiste Jean Bernabé, *Eloge de la Créolité*. Le concept de « Créolité » se présente comme un dépassement de la négritude d' Aimé Césaire et de l'antillanité d'Edouard Glissant. Il ne s'agit plus de penser l'Homme antillais comme un descendant de l'Afrique, mais comme appartenant à une société multiculturelle et originale, produite par l'esclavage et par la transplan-

tation en Caraïbe de populations d'origine très diverses. La notion d'identité, qui est une des problématiques centrales de la pensée antillaise, est reconsidérée et envisagée, non plus en référence à un monde perdu, mais comme le fruit d'une construction culturelle et plurielle représentée par le conteur. Le fondement de cette identité est la culture métisse qui s'est développée sur les plantations, dans la rencontre entre les Africains, les Européens, les Caraïbes, et s'est enrichie de l'arrivée de nouveaux migrants au cours du XIXe siècle. La créolité est la pensée d'une diversité fondant une société, qui se reconnaît non seulement dans la langue mais aussi dans l'imaginaire et les pratiques culturelles communes, acceptées comme des agrégats. Mais cette approche théorique a été critiquée, entre autres par Edouard Glissant qui la juge figée et lui préfère le principe plus dynamique d'une « créolisation ». La réflexion de Chamoiseau sur la créolité comme principe d'écriture se poursuit dans plusieurs essais : d'abord *Lettres Créoles*, écrit avec Raphaël Confiant et publié en 1991, puis, en 1997, *Ecrire en pays dominé*, où il retrace sous une forme poétique son parcours de lecteur et d'écrivain, ses résistances face à la domination linguistique et culturelle de la France et ses découvertes littéraires. Sa réflexion s'accompagne d'une redéfinition du langage qui a pour composantes : la littérature comme héritage, « l'oralité primordiale », « l'oralité créole », vecteur de cette culture particulière, « l'oralité nouvelle », qui est celle des médias et « l'originelle matière de la Voix ». Utilisant ces différents éléments, Chamoiseau se qualifie de « Marqueur de paroles » pour évoquer son travail d'écrivain qui capte ces multiples niveaux de paroles et la fluidité de cette langue qu'il lui faut redessiner sans cesse, car le rôle de l'écrivain, à ses yeux, est de retrouver les fondements d'une culture orale à travers les légendes, l'histoire et la langue. Si le créole est une langue construite par agglomération, l'identité antillaise l'est également. Elle s'est enrichie des récits et des souvenirs des différents peuples présents dans les îles. Mais elle s'est surtout constituée dans et par l'histoire de la colonisation et de l'esclavage, qu'il faut se réapproprier pour comprendre cette relation au monde si particulière. Dans ses essais parfois autobiographiques, Chamoiseau retrace ainsi sa découverte et son acceptation d'une identité créole faite d'ajouts et de morceaux, mais qui constitue un ensemble cohérent et productif.

Ces thèmes et cette écriture alimentent sa production romanesque, fondée en partie sur le souvenir autobiographique. La trilogie *Une Enfance créole* (*Antan d'enfance* en 1990, *Chemin d'école* en 1994 et *A bout d'enfance* en 2005) retrace la

découverte du monde à travers un regard d'enfant (Prix Carbet de la Caraïbe en 1993). Le travail de mémoire et son analyse accompagnent le récit grâce à une parole seconde qui interpelle directement le « négrillon » et commente ses souvenirs. Cette recreation de l'enfance par l'écriture participe également à la réflexion sur la Créolité, en soulignant comment l'identité de l'Homme antillais est inscrite dans son lieu de vie, dans l'histoire du métissage et dans la culture populaire qui s'est créée dans le pays et s'est transmise à travers les générations.

Les mêmes problématiques se retrouvent dans ses autres romans. Ainsi *Texaco*, publié en 1992, retrace en une large fresque la vie des ouvriers des plantations descendus vers la ville pour vivre dans des bidonvilles. Sorte de poème épique, il développe pareillement le thème de l'existence d'une culture et d'une identité créole. Cet ouvrage connaît un grand succès et obtient le prix Goncourt l'année de sa publication. *Biblique des derniers gestes*, publié en 2002 présente le même caractère épique, retraçant la vie d'un vieil homme mourant et entre-croisant ses souvenirs avec ceux de l'île et obtient le Prix Spécial du Jury RFO. L'autre veine de la production de Chamoiseau est plus allégorique. C'est le cas de *L'Esclave vieil homme et le molosse* qui paraît en 1997. Il s'agit d'un conte dans lequel la fusion du fugitif dans la nature le conduit à retrouver son identité auprès de la « Pierre-Monde », dans laquelle s'inscrit la mémoire de toute l'île. Ses deux ouvrages récents, *Un Dimanche au cachot*, publié en 2007 et *Les Neuf consciences du malfini*, paru en 2009, abordent également les thèmes du langage et du rapport au monde, de l'oubli et de la mémoire profonde des Antilles qui est celle de l'esclavage.

Le travail de mémoire entrepris par Patrick Chamoiseau sous différents aspects : mémoire personnelle et mémoire collective, l'a également conduit à travailler à la préservation du patrimoine culturel antillais, notamment à travers la publication de recueils de contes et d'ouvrages de photographies, tels que *Guyane : Traces-Mémoires du bagne*, publié en 1994 avec des photographies de Rodolphe Hammadi. Par ailleurs, son engagement est non seulement culturel, mais aussi politique, comme l'illustre un récent essai paru en 2007 et co-écrit avec Édouard Glissant, *Quand les murs tombent*. L'ouvrage est une interrogation sur les fondements du Ministère de l'identité nationale et ses supports idéologiques, ainsi que sur le risque de voir s'édifier des cloisons identitaires en France. Dans cet esprit, les deux auteurs cherchent à développer le concept de « mondialité », pour traduire, tant politiquement que poétiquement une conception du monde ouvert sur la diversité des cultures ainsi que le respect et

la protection des imaginaires populaires, condamnés à disparaître dans le mouvement de mondialisation.

Chamoiseau est un militant de la créolité et d'une littérature qui rend compte des particularités de cette culture longtemps négligée, entre la nostalgie de l'Afrique et la domination culturelle française. Cependant, en véritable styliste, il a créé une écriture luxuriante et un univers romanesque oscillant entre le conte, le réalisme populaire et la réflexion philosophique et qui dépasse le champ théorique de la créolité. Son oeuvre, reconnue et distinguée par différents prix littéraires, est étudiée dans de nombreuses universités tant en France qu'à l'étranger et fait déjà l'objet de thèses et de colloques. A ce titre, elle fait partie des classiques de la littérature antillaise à laquelle elle a ouvert de nouvelles perspectives.

## **Texaco (1992)**

Que rappellera ici le scribe qui ne rappelle à travers elle le sévère destin de toutes ces femmes condamnées aux maternités perpétuelles, expertes à déchiffrer les prophéties du vent, des crépuscules ou du halo brumeux qui parfois semble émaner de la lune, pour prévoir le temps de chaque jour et les travaux à entreprendre ; ces femmes qui, luttant à l'égal des hommes pour leur subsistance, firent ce qu'on appelle une patrie et que les calendriers réduisent à quelques dates bruyantes, à certaines vanités dont souvent les rues portent le nom ?

HECTOR BIANCIOTTI.

La ville était le sanctuaire de la parole, du geste, du combat.

\*

Gibier... tu n'es qu'un nèg-bouk : c'est de là qu'il faut parler !...

ÉDOUARD GLISSANT.

## **ANNONCIATION**

*(où l'urbaniste qui vient pour raser l'insalubre quartier Texaco tombe dans un cirque créole et affronte la parole d'une femme-matador)*

ÉPÎTRE DE TI-CIRIQUE AU MARQUEUR DE PAROLES HONTEUX : « A écrire, l'on m'eût vu le crayon noble, pointant moult élégantes, de dignes messieurs, l'olympes du sentiment ; l'on m'eût vu *Universel*, élevé à l'oxygène des horizons, exaltant d'un français plus français que celui des Français, les profondeurs du pourquoi

de l'homme, de la mort, de l'amour et de Dieu ; mais nullement comme tu le fais, encossé dans les nègreries de ta Créolité ou dans le fibrociment décrépi des murs de Texaco. Oiseau de Cham, excuse-moi, mais tu manques d'Humanisme — et surtout de grandeur. »

RÉPONSE DU LAMENTABLE : Cher maître, littérature au lieu vivant est un à-prendre vivant...

Dès son entrée dans Texaco, le Christ reçut une pierre dont l'agressivité ne fut pas surprenante. A cette époque, il faut le dire, nous étions tous nerveux : une route nommée Pénétrante Ouest avait relié notre Quartier au centre de l'En-ville. C'est pourquoi les gens-bien, du fond de leur voiture, avaient jour après jour découvert l'entassement de nos cases qu'ils disaient insalubres – et ce spectacle leur sembla contraire à l'ordre public.

Mais, s'ils nous regardaient, nous-mêmes les regardions. C'était un combat d'yeux entre nous et l'En-ville dans une guerre bien ancienne. Et dans cette guerre, une trêve s'était rompue car la construction de cette route ne pouvait, à nos yeux, qu'annoncer une ultime descente policière pour nous faire déguerpir ; et nous attendions cet assaut chaque minute de chaque jour, dans une ambiance nerveuse où le Christ apparut.

Iréne, le pêcheur de requin, l'aperçut le premier. Puis Sonore, la câpresse aux cheveux blancs d'autre chose que de l'âge, le vit venir. Mais tout le monde n'eut vent de son apparition qu'avec Marie-Clémence dont la langue il est vrai est un journal télévisé. A le voir, il semblait un de ces agents de la mairie moderne, qui détruisaient les quartiers populaires pour les civiliser en clapiers d'achélèmes, ou même de ces huissiers des vieux temps-la-misère qui nous sommaient de disparaître. C'est sans doute pourquoi il reçut le coup de pierre et perdit sur le long de sa joue un petit sang coulant. *Qui donc avait lancé la pierre ?* Les réponses à cette question furent tellement prolifiques que la vérité vraie nous échappa toujours. Pourtant, le dimanche soir des années bissextiles, il nous arrive de soupçonner le plus terrible des habitants de Texaco : un surnommé Julot-la-Gale, qui n'éprouve aucune peur sinon celle du retour sur terre de sa manman défunte. Mais, sitôt la mise en terre de cette marâtre sans baptême qui lui avait grillé l'enfance, Julot avait pris la précaution de ferrer son cercueil sous sept nœuds invincibles de la corde d'un pendu. Fort de cette précaution, il se moqua de la mort, prit Dieu pour un compère de rhum, ne se soucia jamais de sourire au destin. Quand le hasard nous l'envoya, à Texaco, il nous protégea des autres méchants de l'En-ville et

devint un Major dont la bienveillance ne couvrait que les nègres à l'en-bas de ses graines – je veux dire : ses vassaux. A chaque descente de la police, on le vit tout-devant sous la pluie des boutons. Ceci pour dire qu'à la roche, l'acide ou le rasoir, il fut toujours, au gré de ses initiatives, préposé à l'accueil des indésirables d'une manière sauvage.

Mais ne perdons pas le fil, et reprenons l'affaire maille par maille, avec si possible une maille avant l'autre. Donc d'abord Iréné...

**L'ARRIVÉE DU CHRIST SELON IRÉNÉ.** En ce jour-là, le pêcheur de requin, Iréné, mon homme oui, s'était levé dans les noirceurs comme le lui imposait la récolte de ses monstres. Gagner tôt la mer, là où un polystyrène signalait ses appâts, lui évitait de ne ramener que le seul cartilage des requins hameçonnés. Café avalé, il se déraïdit dans le vent propre de l'avant-jour, puis examina ses rêves par lesquels se révélait la nature de ses prises. Il m'annonçait sa pêche du pas de la porte et me la confirmait à son retour. Ce jour-là, ses rêves ne furent pas prophétiques. Il n'y rencontra que les bienheureuses couillonnades qu'abandonne dans nos esprits la qualité du rhum Neisson. Depuis trois quarts de temps, la mer n'accrochait aucune chance aux appâts. Iréné partit donc sans ballant, réfléchissant déjà pour trouver après pêche de quoi salir sa truëlle de maçon d'occasion. Il ramena de son apprentis des rames, un bac d'essence et un moteur, cala le tout dans une brouette et remonta la Pénétrante vers son gommier de plastique subventionné par nos experts en développement du conseil régional.

Cependant son chemin, il aperçut le Christ. Ce dernier allait comme ça, nez au vent, ahuri, scrutant nos cases à l'assaut des falaises incertaines. Ses sourcils prenaient la courbe des incompréhensions. Une vague répugnance imprégnait sa démarche. La raideur de ses os disait son embarras. Iréné comprit flap : cet étrange visiteur venait questionner l'utilité de notre insalubre existence. Alors, Iréné le regarda comme s'il s'était agi de quelque chien-fer galeux vestimenté en homme. Le Christ ne le vit pas, ou feignit de, et continua la Pénétrante vers l'intérieur de Texaco.

Iréné rejoignit son gommier où l'attendait son équipage : un jeune braille à locks, aux yeux bandés de lunettes noires, perdu dans la phosphorescence jaune d'un ciré de marine : c'était Joseph Granfer. Ils s'en furent à leur affaire de requin sans même qu'Iréné ne lui signale sa déplorable rencontre.

Aucun calculer ne leur fut ce jour-là nécessaire pour retrouver leur ligne. Joseph équilibrant le gommier à la rame, Iréné saisit le fil-crin avec l'irrésistible puis-

sance de vingt-cinq ans des mêmes mouvements. Mon homme n'est pas grand comme ces basketteurs de Harlem mais il n'est pas non plus sandopi comme ces nègres nés sous une lune descendante. Il est épais comme ça, les bras gonflés par la charge des requins, le cou fort, les pattes fines, la peau couleur pistache des chabins pas nerveux. Donc il tira tira avec des gestes réguliers qui lovaient le fil-crin derrière lui. Sans s'être consultés, ils s'apprêtaient à ramener des hameçons devenus imbéciles dans des appâts intacts, mais quand la ligne se mit à résister, ils furent certains d'une prise. Iréné demeurant pourtant sombre, Joseph crut qu'il remontait là un de ces requins noirs aux pupilles sataniques qu'aucun nègre chrétien ne désirait manger. Quand la ligne tirait, Iréné la stoppait. Quand elle mollissait, il la ramenait rapide. Il ajustait sa force aux résistances perçues pour ne pas fendre la gueule au venant de l'abîme.

Soudain, la ligne devint molle-molle. Alors qu'il macayait, un souvenir vieux de douze ans l'informa du danger. Vif, il entortilla sa ligne à l'une des planches de l'embarcation et enjoignit Joseph de se tenir. Une formidable secousse électrisa le monde. Le crin siffla comme un cristal. Le gommier se mit à dériver plus vite qu'une eau sur la plume d'un canard. Joseph ébahi ralentissait avec les rames. Cela dura quelques secondes puis s'arrêta comme alizé qui tombe.

Iréné se remit à ramener la chose, sans faiblesse, par centimètres précautionneux. Durant quatre heures, il ne céda rier des cent vingt mètres de fil. Il s'immobilisait parfois, et la ligne prête à rompre sciait ses paumes de fer. Il murmurait alors à l'invisible ennemi, c'est moi, oui, Iréné Stanislas, enfant d'Épiphanie de Morne l'Etoile, et de Jackot mulâtre bel-beau-mâle à jabot... La ligne mollissait alors. Iréné la ramenait avec la plus alerte des prudences. Il ponctuait chaque brin gagné d'un *oui* soufflé dans l'effort et dans l'exaltation. Bientôt, la ligne devenant blanche annonça les hameçons. Joseph abandonna ses rames pour harponner un requin clair, puis un deuxième déjà noyé au ventre ouvert, puis un troisième battant la gueule qu'il fallut étourdir, puis un quatrième. Il faillit tomber froid quand le bleu se dissipa soudain sur l'apparition encore profonde d'une masse démesurée. La gueule de travers, crucifiée sur le dernier hameçon, une chose le regardait avec toute la méchanceté du monde dans des yeux tout petits.

S'il avait pu, Joseph aurait crié mais les pupilles du monstre malgré la hauteur d'eau lui avaient sucé l'âme. Par-dessus le bord gauche du gommier, il effectuait à grande vitesse un signe de croix catholique au départ, emmêlé à la fin et de toute manière froid. Iréné derrière ramenait encore la ligne quand il perçut l'incompréhensible frénésie de la main droite de son équipage. Alors, mon pêcheur



de requin, sans même se pencher pour confirmer sa sensation, avec un geste invisible tellement il fut rapide, et très calme oui, trancha la ligne.

La mer se creusa sur une puissance qui s'en allait puis, explosant en cercles concentriques, elle repoussa le gommier sur l'énième longueur d'un des points cardinaux. Joseph, libéré du charme, se plaça les lunettes de tonton-macoute sur le nez et se mit à mouliner à toutes rames en direction de la terre (vent devant).

Iréné s'était assis à l'arrière comme un pape, chaque bord du gommier lui servant d'accoudoir, le visage empreint d'une béatitude guerrière d'autant plus facile à imaginer qu'il la traîna devant nous durant une charge de temps. Quand Joseph, rassuré par la proximité des falaises de Case-Pilote, posa les rames pour l'interroger sur l'inquiétante rencontre, Iréné lui répondit avec emphase : Mon ti, dans les temps qui viennent tu vas voir un sacré-bel combat, il y a dans la rade un méchant requin venu pour nous manger... Et le disant, il en tremblait comme moi je tremble de cette anticipation d'une lutte qu'il me fallait livrer.

Ils vendirent les quatre requins en un petit tac d'heure : Iréné les trimbalait sur sa brouette, l'air absent d'être déjà dans la bataille future qui l'opposerait comme moi à une sorte de requin. Joseph hélait les revendeuses, débitait les tranches, les pesait, encaissait. A case, cela nous rapporta le bonheur de payer quatre dettes et d'acheter un demi-sac de ciment pour enduire notre façade. Pour toutes ces raisons, Iréné mon pêcheur de requin fut le premier à soupçonner que l'homme rencontré ce matin-là pénétrant à Texaco ne relevait pas de la graine des malheurs comme nous le crûmes d'emblée ni n'annonçait une mauvaise saison. Rien qu'une bataille. Ma grande bataille.